

CONCOURS DE NOUVELLES FRANÇOIS PETIT . 4ÈME ÉDITION 2021

Catégorie « adultes ». Deuxième prix (prix de la Médiathèque) Alain BOURGASSER

Une expression mortelle

Alors que Madame Buron allait entrer dans le salon pour son brushing habituel, son téléphone se mit à vibrer. Rosa Pereira, sa jeune femme de ménage !

- Qu'est-ce qu'elle a bien pu oublier ?

Mais son interrogation fut de courte durée. Au bout du fil, Rosa, paniquée :

- Madame Buron, faut vite revenir à la maison, sinon, il va me tuer. Non, pitié, pitié, s'il vous plaît...

Puis des bruits d'objets renversés, des hurlements.

Et la communication fut brutalement coupée.

Solange Buron, figée sur le trottoir, eut cependant le réflexe de composer le 112. Après cinq sonneries, on décrocha enfin :

- Gendarmerie de Florac, j'écoute...

- C'est Madame Buron, Solange Buron aux Monteils. Il se passe des choses horribles chez moi. Venez vite. Mon adresse ? Ben, les Monteils. C'est urgent, Monsieur ! Non, non, je ne suis pas sur place. Je rentre pour vous attendre.

- Surtout ne faites rien, Madame, attendez notre arrivée. Madame Buron, les Monteils ? C'est bien cela ? Nous partons de suite.

Vingt minutes après, Solange Buron franchissait la grille d'entrée du parc entourant sa maison. Avant d'être arrêtée, plus loin, dans l'allée, par la voiture de gendarmerie barrant le passage.

Un jeune militaire s'approcha d'elle :

- Madame Buron ! Je vous ai reconnue tout de suite. C'est vous qui vous occupez de la bibliothèque où je viens régulièrement pour mon fils. Alors... Mais pour le moment, je vais vous demander d'attendre ici. C'est pas joli chez vous. Cette pauvre jeune femme est vraiment pas belle à voir.

- Vous voulez dire...

- Je crois qu'il n'y a plus rien à faire pour elle. On vient d'appeler le médecin légiste pour faire le constat.

- Mon Dieu, mais c'est horrible ! Horrible ! Vous savez ce qui s'est passé ?

- Tenez, voilà notre Commandant qui sort. Il est plus habilité que moi pour vous parler de la situation.

Madame Buron se sentit défaillir d'un coup. Elle s'appuya sur le capot de sa voiture pour ne pas s'effondrer sur la pelouse.

" Madame Buron ? Commandant Lenoir de la Gendarmerie de Florac. Ça va aller ? Vous voulez que l'on vous aide ? Un verre d'eau peut-être ? Attendez. Adjudant Cissac, apportez à Madame un des sièges du salon de jardin là-bas. Allez, pressez, nom d'un chien !

De longues minutes plus tard, très pâle toujours, affaissée dans le fauteuil en plastique, Solange Buron put commencer à répondre aux premières questions de l'officier. Le coup de téléphone à deux heures, oui, c'était l'heure de mon rendez-vous et je suis toujours ponctuelle, l'appel au secours, les cris de Rosa, les bruits d'objets qui tombent, la communication brutalement coupée. Voilà, c'est tout dont elle se rappelait. Rosa ? Oui, je l'employais depuis trois ans. En toute confiance. Deux fois par semaine. D'ailleurs, elle avait un trousseau de clefs de la maison. Non, jamais rien eu de particulier. Pas de tentative de cambriolage. Pas de rôdeurs ou d'inconnus. Vous savez, Commandant, on fermait toujours la grille d'entrée pour éviter tout problème. Surtout que mon mari rentre souvent tard.

- Et votre mari, Madame Buron, il est parti en même temps que vous ?

- Mon mari, Commandant, il est parti de très bonne heure ce matin. Vous savez, un vétérinaire, ça commence très tôt et ça finit très tard. En plus, il devait aller dans une ferme pour un vêlage difficile.

- Bon, je vous remercie Madame Buron. Maintenant, je dois régler avec vous une question pratique. Compte-tenu de la nature de l'agression, nous devons pour le moment mettre votre maison sous scellés afin de faire toutes les investigations nécessaires.

- Vous voulez dire, Commandant, que je ne peux pas rentrer chez moi ?

- Hélas non, Madame. L'Adjudant Cissac va vous préparer un sac selon vos instructions. Idem pour votre mari. Désolé, impossible de faire autrement. Dès que nous aurons du nouveau, nous aviserons. En attendant, reposez-vous et si quoi que ce soit vous revenait à l'esprit, appelez-nous. Tenez, voici ma carte. A bientôt, Madame Buron."

Dès le lendemain, le meurtre de Rosa Pereira fit la une de l'actualité. La jeunesse de la victime, les conditions atroces du crime, Rosa ayant été retrouvée littéralement déchiquetée, l'isolement de la maison faisant craindre la présence d'un rôdeur guettant ce genre d'habitations courant aux Monteils, la personnalité des Buron honorablement connus et appréciés, le mutisme de la

gendarmerie sur l'affaire, autant d'éléments qui déclenchèrent une vague d'émotions, de questions sans réponse, de suppositions aussi divergentes les unes que les autres. Une vague de grande marée ! Dans laquelle la presse plongeait sa plume avec endurance !

Dans ce tourbillon, les Buron furent confrontés aux photos prises par l'identité judiciaire, le corps supplicié de Rosa, le salon dévasté, la recherche d'objets ayant pu disparaître. Il en sortit peu de choses pour l'enquête sinon cette remarque de Monsieur Buron disant que les blessures infligées à Rosa ressemblaient beaucoup à celles causées par ces animaux sauvages tuant des brebis dans les pâturages. Remarque confirmée par le médecin légiste et l'expert de l'Institut Médico-Légal. Puis, la vague reflua. En silence. Les Buron rentrèrent à leur domicile, Solange Buron se barricada un peu plus, Rosa Pereira fut inhumée en présence d'une foule nombreuse et très émue. Et le Commandant Lenoir garda, bien en vue sur son bureau, le dossier de l'Affaire Pereira. Un dossier le laissant particulièrement songeur. Pas de suspect. Pas de coupable. Mais des blessures semblables à celles causées par un animal sauvage. Qu'est-ce qui lui avait échappé dans cette enquête ?

La sonnette du studio retentit. Trois coups très brefs. Le signal convenu. La jeune femme ouvrit la porte par laquelle il se glissa rapidement. La voisine d'en face n'aurait pas le temps de soulever son œillette de concierge ! Debout, dans l'entrée, il la regarda longuement :

- Tu es toujours aussi belle, aujourd'hui comme hier.
- Je te plais comme cela ? Ce déshabillé noir que tu m'as offert te convient ?
- Tu es magnifique avec. Tu vois, rien qu'avec mes mains, je suis capable de prendre tes mensurations !
- Et de me l'enlever aussi, sans le déchirer comme l'autre ?
- Sauf qu'aujourd'hui, je suis beaucoup moins énervé. On vit parfois des drôles de choses dans la vie. Ceci explique cela.
- Quelles choses ?
- Oh, rien, enfin, des choses quoi. Qu'on préfère oublier et toi, tu m'aides à les oublier.
- Bon, secret alors. Et pour le déshabillé, on fait quoi ? C'est moi, c'est toi ?
- Fais-le toi. Lentement. Pendant que je me prépare en te regardant.
- Lentement ? Parce que tu as le temps aujourd'hui ?
- Pas plus que d'habitude. Mais assez pour t'aimer comme j'en ai envie !

Quand elle fut entièrement nue, allongée sur le lit, il se dirigea vers elle. Elle l'appela doucement :

- Allez, viens maintenant, mon gros... "

Le mot qu'elle prononça le figea d'un coup et il eut l'impression qu'un voile noir obscurcissait ses sens. Il fit un pas en avant, serrant les poings à s'en blanchir les phalanges. Inconsciente du changement en train de se produire, elle continuait à l'appeler doucement, avec les mêmes mots. Toujours les mêmes mots. Pourquoi faut-il qu'elle m'appelle ainsi aujourd'hui ? songea-t-il avant de faire le dernier pas, au bord du lit.

Lorsque qu'en fin d'après-midi, la voisine souleva l'œilleton de sa porte comme elle le faisait méthodiquement pour tromper l'ennui de ses journées, elle fut surprise de voir le studio d'en face entrouvert. « La petite trainée a encore dû manquer de cigarettes et se précipiter au tabac », bougonna-t-elle avant de filer à son téléviseur pour jouer à « Questions pour un champion ». Mais quand, en fin d'émission, elle braqua à nouveau son œil de vigile, qu'elle vit la porte toujours entrouverte, une sourde inquiétude fit place à son aigreur. « Et si il lui était arrivé quelque chose à la gamine ? ». Sortant avec précaution dans le couloir, elle poussa doucement la porte du studio. « Léa, vous êtes là ? Tout va bien ? ». Puis, elle vit le lit, le sang, la jeune femme. En hurlant, la vieille dame dévala l'escalier et son cri tétanisa la rue avant qu'elle s'évanouisse dans les bras d'un voisin.

C'est en revenant d'une réunion, sur les « Voisins vigilants », que le Commandant Lenoir fut interpellé par son adjudant :

- Mon Commandant, vous avez eu le temps de lire la presse ce matin ?

- Non, Cissac, pas encore. Pourquoi, il y a quelque chose qui nous concerne ?

- Qui nous concerne ? Pas directement. Encore que. Tenez, je vous ai fait une copie d'un article paru dans « Le Midi Libre ». Je pense qu'il va vous intéresser."

Assis à son bureau, le Commandant Lenoir s'absorba dans la lecture de l'article :

« Horrible meurtre à Mende.

Hier, en fin d'après-midi, une voisine a découvert le corps horriblement mutilé de la jeune L. Cette dernière vivait dans un petit studio de la rue d'Auriac où, selon les dires du témoin, elle recevait régulièrement la visite d'hommes seuls. Si les mobiles de ce crime particulièrement atroces restent encore à déterminer, il en est de même pour les blessures mortelles infligées à la victime, l'un des fonctionnaires de police arrivés très vite sur les lieux évoquant un meurtre d'une rare sauvagerie, les mots de bête féroce ayant même été prononcés.

Ce crime a particulièrement bouleversé les riverains de cette rue plus habitués à une vie paisible qu'à de tels actes.

L'enquête a été confiée à la cellule d'investigations criminelles de Mende qui a procédé aux premières constatations. »

-Alors, Commandant, votre impression ?

-Mon impression, Cissac ? C'est qu'on est passé à côté de quelque chose dans l'affaire Pereira. Elle ressemble beaucoup à celle-ci. Mais qu'est-ce qui nous a échappé ? Ben, Cissac, on va s'y remettre, non ?"

Là-dessus, Lenoir reprit le dossier qu'il gardait bien en vue sur son bureau depuis quatre mois. Puis il décrocha son téléphone pour appeler ses collègues de Mende.

Lorsqu'il déposa ses livres sur le comptoir de la bibliothèque de Florac, Madame Buron leva les yeux vers lui.

-Ah, Monsieur Cissac ! J'étais tellement absorbée par le logiciel de prêt que je ne vous ai pas vu arriver. Vous allez bien ? Pas trop débordé par votre travail ? Et votre petit, toujours aussi grand lecteur d'après mes fiches, c'est bien. Et pour la petite Pereira, si ce n'est pas secret, il y a du nouveau ? Vous savez, j'en suis encore bouleversée. Mon mari aussi, il n'arrête pas de m'en parler, de me demander si on a eu des informations supplémentaires.

Quel drame horrible!

- Sans trahir le secret professionnel, rien de neuf, Madame Buron. Mais le dossier n'est pas classé. On ne sait jamais, un élément nouveau, vous savez, ça arrive et parfois sans qu'on le demande. Et votre mari, il absorbe le choc ? Vous me dites qu'il est bouleversé lui aussi. J'imagine que cela doit parfois le gêner dans son travail. Avec tous ces kilomètres qu'il doit faire quotidiennement, ces opérations, il faut de la concentration.

- Faut bien qu'il tienne, le vétérinaire devient rare en campagne ! En plus, si on le prive de voiture, alors là c'est bien plus compliqué encore.

- On le prive de voiture ? Comment cela ?

- Oh, j'exagère Monsieur Cissac. L'autre jour, sur la 88, il s'est pris un gros excès de vitesse en revenant d'une visite. Faut dire qu'un 4X4 comme le sien, c'est presque une voiture de course. Je pensais à autre chose qu'il m'a dit. Mais avec ça, il risque le retrait de permis. Alors, on croise les doigts.

- Allez, Madame Buron, espérons que cela n'ira pas jusque-là. En attendant, je récupère les livres du petit, il est tellement impatient de les lire ! "

Après avoir recousu la plaie, il se lava soigneusement les mains.

- Je crois qu'elle s'en sortira. Surveillance simplement qu'elle n'ait pas de fièvre.

- Tu repasseras ?

- Je ferai mon possible s'il y a urgence mais en ce moment je suis surchargé.

- Et moi, je ne suis pas une urgence ? A mon âge, ça peut attendre, n'est-ce pas ?
- Ne dis pas de bêtises.
- Et si je te demande de rester une petite heure avec moi, c'est une bêtise ça ?"

Il regarda sa montre, consulta rapidement son agenda.

- Une heure alors mais pas plus, sinon je vais me mettre sur le toit. Et ce n'est pas le moment.

Alors que le crépuscule s'installait à la fenêtre de la chambre, il repoussa le drap.

- Pour la plaie, tu as idée ?

- Moi rien, mais le voisin parle d'un loup errant. Un loup ! Des ragots d'ancêtre. Un loup ! Au Valdonnez ! Il y a longtemps que cela a disparu de la région. Enfin, les vrais loups, je veux dire. Parce que il y en a d'autres, moins sauvages, prêts à dévorer des pauvres petits chaperons rouges qui s'ennuient dans la vie.

Elle tira le drap sur eux.

- Allez, un petit quart d'heure en plus ? Tu deviens tellement rare que je veux encore te voler un peu.

Elle se colla contre lui. Lui murmura à l'oreille des choses tendres, ces mots que les amants aiment à partager dans la complicité des rendez-vous éphémères. Ces expressions toutes faites et pourtant singulières. Tout à son bonheur, elle ne vit pas l'orage arriver. Elle n'entendit pas en lisière de la prairie la forêt devenir brutalement silencieuse pétrifiée de cris.

- Commandant ? Madame Buron est dans la pièce à côté. Elle a demandé à vous voir de toute urgence. Elle aurait du nouveau pour la petite Pereira.

- Ben, Cissac, qu'est-ce que vous attendez? Faites-la entrer! Depuis le temps qu'on rame sur cette affaire et les deux autres, on ne doit rien négliger.

Une demi-heure plus tard, Madame Buron, en larmes, avait mis à la disposition des deux militaires tous les éléments à charge dont elle disposait : le mot d'amour de la jeune Pereira à destination de son mari retrouvé caché dans le tiroir de son bureau ("Mon gros loup, qu'elle l'appelait, mon mari !), la facture d'un déshabillé noir acheté à Mende oubliée dans la poche d'une veste, les trois appels téléphoniques d'éleveurs s'inquiétant de l'absence de Monsieur Buron à ses rendez-vous le jour même où cette pauvre femme était tuée au Valdonnez, l'extrême agitation de son mari quand il était rentré, ces mots désordonnés qu'il prononçait à voix haute en se frottant énergiquement dans la salle de bains.

- Quels mots, Madame Buron ?

- De tête, Commandant, c'était : « Mon gros loup ! Mon gros loup ! Je t'en foutrai, salope, des gros loups. Ah, tu en veux, du loup ? Eh ben, tu vas en avoir, oui tu vas en avoir, à t'en dégoûter pour toujours !

- Et ?

- Il était sorti comme un fou de la salle de bains. Les yeux hors de la tête. Un rictus déformant son visage. J'ai cru qu'il allait se jeter sur moi. Alors je me suis enfermée. Je l'entendais rugir dans la maison. Taper contre les murs. Et puis, il y a eu un grand silence. J'ai vu par la fenêtre que le 4x4 n'était plus dans la cour. Pendant deux jours, je n'ai pas osé sortir. »

Dans le silence qui suivit, le téléphone sonna dans la pièce.

- Cissac, pour vous, c'est votre épouse.

- La bibliothèque ? Oui j'y pense, ne t'inquiète, pas mon lapin .

Le Commandant Lenoir, en soupirant, leva les yeux sur son adjoint devenu cramoisi.

- Cissac, surveillez vos expressions ! La familiarité, c'est pas toujours très bon, vous ne croyez pas ?

Fin de la nouvelle d'Alain Bourgasser.